

rêver l'envers

« Nos idées ne sont bien à nous
que si nous y reconnaissons nos premiers rêves. »

Alain

On peut, depuis Freud au moins (mais ce n'est pas si loin : peu avant 1900, un peu moins qu'une éternité), tenir l'essence du rêve pour l'accomplissement déguisé d'un désir enfoui, ou refoulé, et qui trouve d'ailleurs souvent ses origines dans la sexualité infantile. Son disciple Jung contestera tout en renchérissant : il voit dans le rêve, mélange de crainte et de désir, une injonction tenant de la prospection et de la prémonition, de l'avertissement parapsychologique, la voie royale vers les archétypes et la mythologie. Adler souligne dans le rêve le relâchement de la dissimulation, de l'autocensure, le contournement de la pression sociale... Nietzsche, peu de temps avant, invitait sans ménagement l'homme à **plonger dans ses rêves pour cesser de se fuir**.

Qu'avons-nous retenu de cet élan, de ces révolutions, de ces introspections ? Avons-nous oublié le mot, perdu la bonne touche ?

Nous aurait-on confisqué jusqu'au rêve à force de tout nous vendre ?...

Qui, « on » ? Eux ?

Qui, eux ?

Les rêves ne tiennent qu'à nous, ils ne tiennent plus qu'à nous.

L'époque ne s'y prête guère, c'est peu de le dire. L'actualité nous écrase, de sombres évidences nous accablent, les lendemains menacent, effraient. Des rêves aux ailes fragiles se voient brisés quotidiennement, au loin ou à nos portes, en Méditerranée ou en Syrie, dans l'ombre froide des villes riches et des indifférences, ou jouées aux dés d'un hasard malheureux, d'un accident tragique, de la simple usure du temps... Et puis, à petite ou grande échelle, on sait par cœur que les rêves des uns font trop bien le cauchemar des autres. Franchement, pour se prendre à rêver, par les temps qui courent, sûrement faut-il être un petit peu inconscient.

On le sent pourtant, en chacun de nous demeure une nuit qui luit, une folie qui sommeille, un désir sans nom que rien n'éteint. Qui chaque jour nous fait marcher sur le vide, dans l'espoir que le monde sauvera nos pas et s'inventera à temps. Ce sont nos rêves qui, d'ère en ère, heure après heure, le font tourner dans un mouvement non épuisé. Ce sont eux qui nous sauvent de la nostalgie de ne pas être, nous aident à porter l'encombrante et lointaine poussière dont nous sommes faits.

Eh quoi – bien beau et bien métaphysique, mais est-ce photogénique ou même photographiable, ce machin-là ? Pas plus qu'une licorne, mais pas moins.

L'humain passe à rêver, sur la durée de toute une vie, environ 50 000 heures, soit l'équivalent approximatif de six années complètes. Allons, cela devrait bien pouvoir laisser des traces de quelques centièmes de seconde et quelques flous de bougé.

A quoi rêvent les jeunes filles, les jeunes hommes de l'an présent ?

Que voit un photographe quand il ferme les yeux ? Ou, comme dit Nougaro, « sur l'écran noir de ses nuits blanches » ?

Difficile à dire, et pas toujours facile à voir.

Depuis ses origines, la photographie a témoigné et authentifié. Elle s'est approchée des faits jusqu'à s'y cogner, s'y

frotter, s'y abîmer – dans tous les sens du terme. Elle a épuisé le visible, rompu l'accessible, balisé le nommable et parfois au-delà; minimisant ses songes pour cacher ses mensonges. **Et elle a aussi, contre toute raison et parce qu'elle épouse des lumières qui échappent à nos sens limités, produit des miracles, ressuscité des morts, convoqué des esprits, donné forme à l'improbable, donné corps à l'impensable, fait le lit des fantômes, sonné le réveil des espoirs.** « Imaginer, c'est hausser le réel d'un ton », affirmait Gaston Bachelard, qui en savait un rayon. Plus loin encore, ou plus près de nous, Hervé Guibert, empruntant le mot au photographe André Kertész, avait coutume de dire : il faut de l'imagination pour voir le réel.

Le premier, il y a bien longtemps, qui a inventé la figure, qui a imaginé de « faire image », le premier qui a enregistré ou retranscrit ce que ses yeux ne pouvaient toucher, *se peut-il qu'il l'ait fait pour autre chose que pour en rêver mieux ?*

Images des dormeurs ou visions de ceux-ci, collages fantaisistes secoués par des esprits tourmentés, apaisés ou généreux, approche funambule du réel le plus fragile, appel somnambule qui, le temps d'un bond, nous donne des ailes... Gros délire ou infime (ou infâme) lapsus... lourd chambardement ou très léger déplacement... réconfort ou inconfort... allié ou ennemi, le rêve est ce qui sans cesse s'échappe et déborde, chamboule et s'enfuit, terrorise ou ravit. Impossible de circonscrire, de définir, de « cadrer » ce qu'il recouvre ou ce qu'au contraire il déploie en photographie.

Ce qui demeure possible, essentiel voire permis (« on peut rêver », comme dit l'aimable formule performative !), c'est d'écrire le mot *demain* comme sur une page blanche, à portée de main. Comme sur une rétine vierge, tout empesée fût-elle des images d'hier. Parce que tout n'a pas été dit, tout n'a pas été vu, tout n'a pas été montré, quoi qu'aient l'air de prétendre nos innombrables écrans. Parce que les rêves sont imprévisibles et feraient bien de rappeler un peu plus souvent au réel qu'il l'est aussi. Parce que celui que vous ferez ce soir n'appartient qu'à vous.

Parfois, il vous arrive de rêver que vous avez – par exemple – quelque chose à dire ou à écrire sur le rêve. Angoisse ! (surtout si vous rêvez qu'en plus c'était pour avant-hier). Tout un ciel à faire tenir en un feuillet. Toute une pensée en un seul tirage ou un seul mirage... Cela tourne à l'obsession. Heureusement ou malheureusement, tôt ou tard, vous finissez, nous finissons tous par nous réveiller. Mais « conscients », lucides, efficaces en apparence et rasés de frais, sommes-nous bien sûrs d'avoir quitté le rêve ? Ou un rêve plus vaste encore continue-t-il de nous illusionner, de nous bercer, de nous englober ? Le sommeil donne aux âmes sensibles leurs grandes aspirations ou leur modeste inspiration... D'ailleurs, impossible de le fermer : « l'œil de la nuit » reste ouvert – et il y a tout à y voir.

Qui a dit – un humoriste, probablement, mais sûrement pas un petit comique – que les seules journées vraiment perdues étaient celles où l'on n'a pas ri ?... A coup sûr, plus perdues encore seraient celles où l'on n'a pas rêvé. **Mais un jour sans rêve, même en rêve, cela peut-il s'imaginer ?** Envers et contre tout, tout contre l'envers et au plus profond de nous, cela ne risque *probablement* pas d'arriver ; aussi simple que respirer, aussi risqué que penser : le rêve nous constitue au double titre du droit le plus fondamental, et du besoin le plus vital.

Et il aura beau tout mesurer, tout démesurer : ses propres rêves, même les plus minuscules, seront toujours là pour rappeler à l'homme qu'il y a, en lui, plus grand que lui.